

«Les Nègres» de Levinas triomphent au BFM

GTG/NICOLAS LIEBER

Malgré une mise en scène aseptisée, l'ouvrage séduit par sa force expressive.

LUCA SABBATINI

On ne sort pas souvent d'une création lyrique contemporaine en fredonnant les mélodies principales. Ce petit miracle, Michaël Levinas a su l'obtenir avec son opéra *Les Nègres* d'après Jean Genet. Créé triomphalement en janvier dernier à l'Opéra de Lyon et coproduit par le Grand Théâtre, l'ouvrage s'installe au Bâtiment des Forces motrices jusqu'au 4 mai (lire également nos éditions des 3

février, 27 mars et 13 avril). Samedi, la première représentation genevoise a été saluée par de longs applaudissements.

«Un soir, un comédien me demanda d'écrire une pièce qui serait jouée par des Noirs. Mais qu'est-ce donc qu'un Noir? Et d'abord, c'est de quelle couleur?» Quarante-cinq ans après sa création dans la mise en scène de Roger Blin et par une troupe de comédiens noirs, la pièce originale de Genet n'a rien perdu de son pouvoir de fascination, ni de sa charge subversive. Dans son livret d'opéra, Levinas reste fidèle aussi bien à la dramaturgie éclatée de l'original qu'à son «hypertrophie verbale».

Sur scène, deux groupes s'opposent. En bas, quatre hommes et quatre femmes, les Nègres du titre, employés à rejouer une sorte de rituel expiatoire: le viol et l'assassinat d'une femme blanche. En haut, perchés sur le tréteau d'un théâtre, la Reine et sa cour, grimés comme des Blancs et habillés en costumes XVIIIe. Il y a peu de péripéties et beaucoup de digressions dans cette «clownerie» (sous-titre de la pièce) qui navigue entre tragédie et parodie, entre insulte et incantation, entre sublime et trivial. Le mélange des genres et des styles engendre un maelström virtuose au bout duquel chacun sortira de son rôle pour retrouver son vrai visage, comme une catharsis.

Collage de formes du passé recomposées, la partition juxtapose une demi-douzaine de motifs aisément reconnaissables inlassablement repris. Dans les coulisses, un



Les Nègres. La Reine (Wendy Waller) expire aux pieds de Diouf (Fabrice Di Falco), travesti en victime expiatoire.

chœur invisible. Dans la fosse, un ensemble aux couleurs irréelles fait appel à l'électronique. Bernhard Kontarsky porte à bout de baguette un Orchestre de la Suisse romande très coopératif.

Numéro de travesti

On passe d'une ouverture toute en vertiges acoustiques à des ritournelles burlesques qui évoquent Offenbach ou les musiques de Nino Rota pour les films de Fellini. Des allusions au negro spiritual, des bribes de be-bop sautillant (le sax de Charlie Parker crépite sur la bande préenregistrée), des extases proches de Messiaen complètent cette formidable panoplie mélodique.

Œuvre forte et envoûtante, *Les Nègres* aurait mérité une mise en

scène plus engagée. Stanislas Nordey oppose le noir et le blanc, le haut et le bas, la scène et la salle pour un résultat terriblement aseptisé en regard de la violence et de la luxuriance du texte. Parfaitement réalisés, décors (Emmanuel Clolus), costumes (Raoul Fernandez) et lumières (Stéphanie Daniel) correspondent aux intentions du metteur en scène.

Heureusement, la distribution se révèle à la hauteur des exigences vocales de la partition. Des aigus stratosphériques de Wendy Waller (la Reine) aux graves somptueux de Bonita Hyman (Félicité), en passant par le fascinant numéro de travesti du contre-ténor italo-martiniquais Fabrice Di Falco dans le rôle vocalement schizophrène de Diouf, le vicaire

qui se déguise en blonde pour les besoins du rite, chacun s'engage à fond pour donner vie à son personnage dans un environnement qui a tendance à minimiser leurs différences.

Compositeur doublé d'un pianiste virtuose, Michaël Levinas aura à cœur de montrer l'autre facette de son talent mardi et mercredi, toujours au BFM. Il interprétera les deux livres du *Clavier bien tempéré* de Jean-Sébastien Bach, un exploit qui n'est pas donné à tout le monde. ■

Les Nègres de Michaël Levinas, au BFM, les 19, 22, 24, 26, 28, 30 avril et 4 mai à 20h, le 2 mai à 17h, location tél. 022 418 31 30.

Intégrale du Clavier bien tempéré de Bach, par Michaël Levinas (piano), au BFM, mardi 20 et mercredi 21 à 20 h.